Marie-Ghislaine Frézard

Je te ferai signe

EDILIVRE

EXTRAIT

« Une atmosphère obscure enveloppe la ville.
Aux uns portant la paix, aux autres le souci »

(Charles Baudelaire)

EXTRAIT

EXTRAIT

à M. et I.

EXTRAIT

EXTRAIT

Jeudi

L'atmosphère ambigüe de cette fin de jour indéfinissable se décompose, faute d'indices. Le ciel lourd et tendu menace de crever, sac trop plein que le vent maintient en suspens. Une lourde moto est à l'arrêt sur les hauteurs sauvages où, distribués ici et là en bosquets indisciplinés, les arbres déjà dénudés s'évertuent dans l'ombre à taquiner l'imagination. L'homme les considère sans les voir, un pli amer au coin de la bouche. Il est assis de guingois sur le siège de l'engin, ses longues jambes bottées de cuir calées contre une motte de terre. Il se tient, buste droit, paupières plissées, à la recherche de l'horizon. Ses épaules musclées lui confèrent une attitude solide et son profil d'aigle, une sévérité menaçante. Le soir descend sur l'indolente petite ville de Fargeon plus loin en contrebas, dont les vitres s'éclairent déjà, ici et là.

Il ne distingue plus, maintenant, le ruban du petit canal qui la traverse et dont les berges ne sont pas

EXTRAIT

éclairées. En se détournant à demi par contre, il peut voir encore dans l'autre direction les lèvres pâles du grand lac, imperceptiblement souple malgré cette île en son milieu qui l'alourdit. Ils y allaient le dimanche en été, Linda aimait nager jusqu'à l'île, y grimper, cueillir les fruits de l'unique prunier même si elle dérangeait les cygnes encore au nid. L'année de la grande sécheresse, privée d'herbe juteuse, la famille cygne s'était gavée au sol de prunes fermentées, ils avaient admiré la délicate façon dont les grands oiseaux se débarrassaient du noyau avec leur bec et ils s'étaient attendus à les voir tanguer plus fort sur leurs pattes mais furent déçus. Il décroise les bras, lève le regard, devine le croissant de lune qui glisse et se dissimule à travers la lourde couche nuageuse, presque inquiétant. Ils étaient revenus souvent. Elle s'essayait à la planche à voile, ici c'est le pays du vent, été comme hiver.

Il cogne du talon dans la motte de terre. Un cri, un cri rauque et rageur traverse l'air immobile des hauteurs et se fige, c'est le sien. Il se croyait heureux. Aujourd'hui encore, il ne saurait dire ce que c'est, être heureux. Il était ignorant de lui-même, voilà qui est sûr. Comment se suivre dans le rythme des choses ? Une vie sans forme c'était, au fond. S'ignore-t-on jusqu'à la fin ?

La nuit va bientôt venir. Christian Mauvers s'allonge sur sa moto, s'y étale et s'étire de tout son long comme sur une femme, la respire comme on

EXTRAIT

respire un corps aimé, apprécie la caresse du souffle de la nuit.

Sa moto, c'est sa partenaire, la complice qu'aucune femme ne lui saurait être. Comme il comprend son père aujourd'hui qu'il n'est plus là ! Joël Mauvers, le champion de moto-cross. Il éprouve lui aussi dans la vitesse cette fusion avec l'engin qui dépasse le corps et la pensée. Il a hérité de lui ce même abandon vers l'inconnu, acceptation étrangère à la raison mais les envols ainsi vécus n'appartiennent pas à ce monde. Sa main en caresse le flanc, sa moto, c'est un être, la seule à partager ses expéditions hors temps et parfois hors espace. À qui d'autre pourrait-il confier ces choses-là, cette irréalité-là parfois douteuse mais palpable pour lui seul ? Lorsqu'il s'envole avec elle, il devient autre et pourtant il sait que c'est lui, lui-même, celui que personne ne voit, ni n'entend et cela l'enrage.

Dans un craquèlement discret mais vite impatient le ciel déborde, se déleste d'un surplus poudreux qui, au passage, lui couvre bientôt les cheveux, le front, le nez. Il se recroqueville, il a froid. Dans le vent, c'est une neige grenue qui s'est mise à tomber, qu'il regarde, l'œil vide. Dans le silence général, son corps alourdi lui semble se liquéfier. Pour se rassurer il écoute battre son cœur, écoute dans ses artères le bruit du sang qui rabote les parois, écho lointain du fond d'un océan encore empreint de la rumeur primordiale. D'où vient ce battement ? Il prend peur, voilà qu'il ne sait plus qui il est ce soir, un corps entre

EXTRAIT

ses membres ? Troublant, répétitif, le flux sourd l'engourdit, l'angoisse, où tout cela nous mène-t-il ? Il prend sa tête entre ses poings et serre, ce bruit qu'il ne contrôle pas l'irrite, à la fin. Il nasille en crispant la mâchoire : on ne contrôle donc rien ? Il s'est mordu la joue en se redressant brutalement mais les pulsations dans son grand corps ralentissent, le son s'en éloigne à mesure qu'il s'étire, qu'il s'offre à l'air et, enfin, disparaît tandis qu'il respire et semble reprendre possession de lui-même, celui-là, celui-ci, celui qu'il sait aimer. Le voilà enfin, qui se sent léger, qui ne discerne plus le toucher discret de la neige et la véritable froideur qu'elle distribue. Son corps et l'air ne font qu'un. Il flotte par-dessus les arbres, les clairières chauves, son corps allégé décrit de grands cercles de nuit. Sur le toit d'une maison isolée, plus loin, au bout d'un chemin en pente, un chat le regarde, le suit des yeux. Il s'élève encore plus haut, n'a plus conscience du temps, du froid et pourtant, tout à coup, il éternue et se retrouve, ouvrant les yeux, sur sa moto. Il ne se pose pas de questions, ce n'est pas la première fois qu'il s'échappe ainsi du présent.

Toujours les mêmes images qui se sont invitées, qui ont défilé à toute allure. Julie, sa mère fatiguée, déprimée qui attend son père et qui essaie d'oublier que son fils existe. Son père, Joël Mauvers, son beau et lointain champion de moto-cross qui exulte de ville en ville, de course en course, de victoire en victoire. Son départ à lui, sa fuite. Dans le train, son dernier

EXTRAIT

regard sur Fargeon, sa ville, qui lui mit des larmes aux yeux, il aimait tant les petites rues encore mal pavées, les maisons grises, les derniers copains, il n'en avait jamais eu beaucoup.

Là-bas, en ville, l'avenue Oscar Pringuet allume ses réverbères, une ampoule s'est éteinte dans la première lanterne, en face de l'épicerie puis se rallume, ce n'était qu'un faux contact. Il contemple le progrès qui a maquillé, défiguré le Fargeon qu'il aimait, qu'il regrette. Une force centrifuge diabolique fait que l'on s'écarte toujours de tout, et de tous. Comment limiter l'expansion incontrôlée de nos petits univers ? Ce Fargeon-ci selon ce maire-là, se désintègre, c'est son opinion. Fargeon n'est plus qu'une succession de ces nouveaux quartiers à vivre, identiques, posés en satellites autour d'une zone commerciale, et quelle vilaine expression ! On entre chez le voisin et l'on croit être dans sa maison. Le centre ville ne bat plus comme un cœur, il n'en reste que l'avenue Oscar Pringuet avec ses derniers magasins, la petite épicerie Rocca y palpite tant bien que mal, en bon enfant, grâce à Lucette. Comme la vie d'antan devait avoir du poids au milieu de la tribu avec son chef ! Mais voilà, les tribus enflent, se boursouflent et les chefs se prennent pour des rois, et ainsi de suite. Il soupire bruyamment, comment m'y prendre si j'étais maire ? Le compromis, il déteste et il ne se sent pas à l'aise avec ses collègues, les conseillers municipaux qui ne sont jamais d'accord. L'annuel concours d'anomalies

EXTRAIT

demain soir, rituel du Vendredi Saint depuis des lustres à Fargeon avait failli être annulé, ils avaient craint des échauffourées dans les rues. Il a protesté de toute sa conviction, il ne faut pas tuer la petite vie de Fargeon !

Il met le contact, le moteur ronronne, doux, voluptueux. Le vent poudreux balaie ses cheveux blonds qu'il porte mi-longs, il le hume, nez en l'air comme un animal qui sent passer la proie au loin et recoiffe son casque intégral qui lui donne, le temps d'une randonnée, l'illusion de l'invincibilité. Une volonté, à peine sienne, l'imprègne tout entier, le conforte dans sa lancée et le voilà parti. Il glisse sur l'autoroute. Tout de suite il est terriblement, follement tenté de fermer les yeux mais le doigt d'un ange devant lui l'en retient, c'est du moins ainsi qu'il le perçoit, et obéit. Ensuite, c'est un vent de riposte qui le titille, alors il accélère, mâchoires serrées, pleins gaz, à la recherche d'un moment unique, dévore l'asphalte. Il a attendu mais ce ne sera pas ce soir. Il n'a pas vraiment envie de rentrer mais pense à sa chienne qui l'attend. Sa chienne…celle de Linda enfin, « cette grande labrador dans un petit logement, tu n'y penses pas ! D'ailleurs, elle se sauverait. » Alors, Isba était là, chez lui.

Une jolie maison que l'on devine très confortable s'arrondit autour d'un patio où domine, souple mais

EXTRAIT

vigoureux, un haut palmier qui se laisse triturer par le vent du soir.

Dans un silence désorienté, penché sur son bureau, Jacques Marinier fronce le sourcil, grimace légèrement, c'est vraiment difficile d'être maire d'une ville morose. Depuis qu'il est élu maire de Fargeon, sa femme lui reproche de ratiociner tout seul, certains lui rebattent les oreilles avec le fait qu'on ne peut plus s'accommoder ensemble à Fargeon, qu'on ne sait plus accepter les aléas de la vie, la fermeture inévitable de la batellerie, plus personne ne veut ramer d'ailleurs on ne circule pas sur le canal de la Nouvielle qui n'est plus dragué et l'écluse inutile et rouillée disparaît sous la mousse. Comment rabibocher les classes, chacun voulant tirer la couverture à soi ? On attend tout de lui. Il grogne puis s'attendrit à la pensée de cet énergique contremaître qualifié mais chômeur qui vient maintenant avec humilité proposer de laver les vitres dans le quartier des Résidences, et à ces échanges naissants, quartier nord, où s'établit un retour au troc à propos de services rendus, une nique à l'argent absent. Comment soulager quand on se trouve face à l'incurable infirmité de la vie (qui ne l'est pas pour tous, il y aura toujours des poux pour se nourrir sur un corps malade et ne serait-ce pas un prétexte pour redéfinir la démocratie) ? Pourvu que le concours dans les rues demain soir se passe bien…on aurait dû réserver cette soirée aux enfants, personne n'y a pensé. Son stylo a dessiné tout seul un diamant

EXTRAIT

noir sur le papier à lettres, bah, il écrira à sa fille demain, elle au moins s'amuse en Angleterre, son stage se passe bien.

Il froisse la feuille, jette son stylo sur l'agenda, consulte sa montre et se lève brusquement, la porte de la cuisine est entr'ouverte, cela sent bon et il est fatigué.

– Ah, Minette. Viens Mimine, entre, pas la peine de salir la vitre avec tes pattes sales. Moi aussi je vais dîner avant que Marie-Évelyne ne me réserve une scène et ne fasse encore une fois sa valise, tu connais la chanson, n'est-ce pas ? Elle l'a faite pour moins que ça !

Il est tard. Sa femme dort dans son lit jumeau, dos tourné. Jacques Marinier, dans le sien, a les yeux ouverts. Dans leur quartier, calme la nuit, on dort et c'est bien comme ça. Pourquoi pas lui ? Il est une heure du matin et voilà que le ronflement d'un petit moteur exacerbé vient croître sous ses fenêtres, tiens donc ? Ces mobylettes au moteur débridé l'irritent, il verra les gendarmes, qu'on applique la loi ! Il tâtonne et trouve le verre d'eau que Marie-Évelyne place chaque soir sur sa table de nuit, avale une gorgée, puis deux et le repose. Paupières fermées, c'est encore la proposition de rénovation de la Batellerie désaffectée, au bord du canal qui le tracasse, c'est un gros souci, mais on a besoin d'une salle de sport. On a aussi

EXTRAIT

besoin de matière grise. Et pas question de la vendre au privé, c'est du patrimoine local.

Le vent tourne dans le patio, le grattage des palmes contre les vitres, l'énerve. On dirait qu'il pleut. Il se lève, boutonne la veste de son pyjama, écarte les voilages. La lune éclaire faiblement, une palme sèche s'est complètement détachée du tronc et gît à terre sur les dalles mouillées du patio. Les mains en visière, il scrute la nuit. Ce n'est pas de la pluie, c'est du grésil. Il retourne se coucher, se penche au passage vers le visage de sa femme, endormie. Même sans fard, elle est toujours aussi belle. Son lit, quand il s'y glisse, est refroidi, il se couvre jusqu'au menton.

En attendant le sommeil, il repense à sa lourde journée, il a préparé les documents pour les deux plaidoyers de la semaine prochaine, sa profession d'avocat lui mange beaucoup de temps. Il est content d'avoir enfin couché sur papier une idée qui le tarabuste depuis longtemps, l'idée d'une élection à deux volets qui ferait réfléchir les ambitieux surtout épris de pouvoir. Il l'enverra à la presse avec prière d'insérer dès qu'il aura bien épluché son texte, peut-être même qu'il ira taquiner Hurleau, le notaire, lui demander sa co-signature ! Élire quelqu'un, dans quelque domaine que ce soit, y compris le sien, pour quatre ou cinq ans, n'est-on pas souvent déçu ? Par contre, si l'élection devait être confirmée – ou infirmée – (par l'envoi du second volet de son bulletin de vote) à mi-mandat… l'élu ne se verrait-il pas

EXTRAIT

éconduit, ou du moins coincé par l'obligation de mettre en œuvre les intentions et les promesses pour lesquelles il s'est fait élire ? Et l'électeur de se confirmer dans ses opinions ? Ce sera impopulaire mais c'est sa conviction. Hurleau lui chantera, faux, un refus moqueur mais il finira par signer, il lui doit une faveur. La nuit envahit sa tête, pénètre au fond de sa gorge dans une espèce d'avertissement, il panique. Il a peur pour Fargeon, pour les Fargeonais. Se dirige-t-on vers quelque calamité ? Une petite ville ordinaire, une vie simple avec ses hauts et ses bas…Il n'est ni à l'aise, ni confiant avec la fête populaire, demain. Son adjoint, ce Mauvers le contrarie, que veut vraiment cet homme bizarre ? Il lui semble pressentir quelque catastrophe, comment la prévenir quand on n'en connaît pas la nature ? Se mêle-t-il de trop de choses ? Poursuit-il l'inatteignable ? C'est immense, ce noir en lui. Il passe une main ramollie sur son front, sa pensée patine, on dirait un chariot dans l'ornière. Brutalement, comme satisfaite du dégât, la nuit le récupère, il s'endort.

La moto rugit en quittant la barrière de péage, emprunte la bretelle, hésite à la bifurcation. D'ici, il peut voir à gauche le Quartier des Résidences avec celle, pompeuse, du notaire et non loin, facile à reconnaître avec son palmier, la résidence des Marinier. Il hésite puis se morigène, ne sois pas idiot ! D'ailleurs, la moto a choisi qui descend à droite, vers une adresse qu'elle connaît. Sa salive a retrouvé son

EXTRAIT

acidité quand il lit le panneau indicateur : Quartier des Oiseaux. Le lotissement n'est pas trop récent et les locataires entretiennent plus ou moins bien leur habitation. Arrivé dans l'allée des Ibis, dents serrées, son regard identifie tout au bout, face au grand platane, la fenêtre du petit chalet mitoyen qu'il faudrait repeindre, le voisin a crépi sa façade, lui, c'est plus gai. Les stores vénitiens sont baissés, difficile de savoir si c'est le reflet de la lune ou d'une lampe de chevet qui circule entre les lames endommagées. Sous le grand platane, il a reconnu la voiture, la Mercedes avec son canot en remorque. Il est là, l'amant, il est là. Un type inconnu à Fargeon qui ne travaille pas mais qui mène grand train. Elle est folle, comme toujours, de prendre de tels risques. Il va l'emmener au lac, fera du canot et elle, sur sa planche, dans sa combinaison lisse, glissera dans son sillage. Il voit d'ici leur ballet dans le matin brumeux, ou l'après-midi, elle ne se lève pas tôt. Un vendredi saint, ils seront seuls sur le lac, à trouver plaisir sur une eau où trembloteront encore les derniers flocons neigeux de la nuit. Elle le défiera dans une course de vitesse si le vent continue, elle aime défier, ça lui donne de l'importance. Il y a quelques années, elle était à son bras, ils arpentaient les rues le vendredi saint, scrutaient les vitrines, impatients de gagner, en compétition l'un avec l'autre…Ils riaient beaucoup.

Il a coupé les gaz, s'est aligné contre le canot, soulève discrètement la bâche légère, son regard

EXTRAIT

balaie l'alentour, la rue est déserte. Il hésite, réfléchit longuement. Imprudent bonhomme, de laisser son moteur là-dedans !

Au ralenti, il tourne, tourne autour de l'allée des Ibis, dirige le phare sur la fenêtre pour les déranger, guette des formes obstinément absentes. Arriver à cela après des années de vie commune au kibboutz, à cueillir des oranges, et le retour. Il avait tout de suite trouvé du travail après une formation, d'apprenti il était passé chef mécanicien au Grand Garage, à côté du lycée. Un jour, il se promettait, il achèterait son propre établissement. Le jour n'était pas encore venu, ni l'envie.

À seize ans, il avait fui Fargeon, sa ville natale, Linda partait avec l'accord de ses parents, apprendre un peu la vie. Ils s'étaient souri sur le quai de la petite gare. Coïncidence, leurs sièges, dans le train, étaient voisins. Le coup de foudre ne devrait pas exister.

Elle est là, Linda, sa quarantaine défaillant dans les bras de son amant du moment. Il serre les cuisses comme il peut sur sa machine, tourne, tourne, confie sa colère à sa moto. Lorsqu'il devine une silhouette de vieillard dans la fenêtre du chalet d'en face, il coupe le moteur et recule un peu. Il entend les gloussements de Linda, sa voix bêtasse. De sa fenêtre ouverte, traversant une nuée aérienne de flocons, un jet fumant et jaune vient terminer sa course sur le trottoir. Il se penche sur le côté et, bouche bée

EXTRAIT

réprime tout juste sa surprise en voyant une main d'homme secouer l'organe à l'origine du délit.

En face, le vieillard est suffoqué. Il quitte son poste d'observation. Non seulement, ils font du tapage nocturne mais ceci, ceci est un outrage à la pudeur !

Voyons, vais-je trouver quelqu'un à cette heure à la gendarmerie ? Qu'est-ce que c'est, leur numéro de téléphone ? L'annuaire était pourtant dans le buffet ?

Il entend la fenêtre se refermer. Dans le chalet d'en face, on tire les rideaux. Il se replace dans l'allée, prêt à s'en aller. Il n'a que le temps de se pousser avec les pieds pour se dissimuler à l'écart, un homme vient de sortir de chez elle. C'est l'amant. L'homme est en complet, courtaud, sa chemise blanche ouverte au col se dessine dans l'ombre. Il ne réfléchit pas et fonce, se précipite sur l'homme et lui assène un tel coup de poing au visage que l'autre vacille en se protégeant du coude. En deux enjambées, Mauvers a retrouvé sa moto, quitte le quartier, morfondu mais toujours exaspéré. Il prend une direction, n'importe laquelle.

Sans savoir pourquoi, il a pris le chemin du lac, cela l'éloigne de Fargeon et il se fait tard mais il veut y aller. Il ôte ses gants, du revers de ses mains, efface ce gros sable blanc et glacé que le vent, têtu, applique sur sa visière. Avant de renfiler les gants, d'un ongle à l'autre, il racle le trait noir qui y adhère en bordure, le cambouis est difficile à éliminer. Va-t-il neiger vraiment maintenant ?

EXTRAIT

Il frissonne, resserre son blouson, le cuir ne tient pas chaud. Sous le pâle quartier de lune, une atmosphère étrange se dégage de ces eaux glauques au clapotis irrégulier sur le rebord de cailloutis argenté. Derrière, il distingue les pilotis du hangar à côté du bureau d'accueil. En trois pas, il s'approche du lac, le vent ramène l'eau jusque sur ses bottes. Pourquoi vient-il ici ? Il n'aime plus Linda depuis longtemps. Peut-on encore aimer un être que l'on n'estime plus ? Elle ne le choque même plus, elle le révolte et il veut qu'elle le sache. Quelle élégance n'avait-elle pas montrée dans sa manière de le quitter ? Ce jour-là, encore en salopette, il rentrait chez lui comme d'habitude. Il avait trouvé la maison vide. Elle avait emporté tous les meubles, et son fils. Et pas un mot d'explication. Il lui avait fallu du temps pour accepter l'idée qu'ils n'avaient pas été enlevés.

La lune a disparu, étouffée par la nuit. Il se recule, dégage ses bottes des mordillements de l'eau. Ce qu'il vient faire ici, c'est tenter de démêler ses tourments, comprendre pourquoi il doit souffrir, subir tous ces emportements exaspérés qu'il ne peut contrôler. Mon Dieu, si Vous existez, rendez-moi ma vie, laissez-moi aimer encore une femme ! Délivrez-moi du diable ! Rendez-moi une vraie vie ! Dites-moi qui je suis !

Il est à genoux sur les galets froids et mouillés, masse son poing douloureux, se mouche, essuie ses paupières. Les femmes…glousse-t-il en se relevant, quelles femmes ? Il rit, et son grand rire convaincu

EXTRAIT